

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62168

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

NITZ). Rolf GRABER und Jean-Paul LEHNERS fügen mit originellen und materialreichen Studien die Schweiz und Luxemburg in das Mosaik ein.

Die meisten territorialbezogenen Aufsätze sind unter der Überschrift »Französische Revolution und ihre Ausstrahlung« versammelt, während systematische Zugänge Konstitutionalismus (Horst DIPPEL, Elmar WADLE, Waldemar HUMMER) und Liberalisierung (Anton PELINKA, Jean-Claude CARON über das Frankreich der Notabeln) betreffen.

Alle Autoren sind bestens für ihre jeweilige Thematik ausgewiesen, die Beiträge sind demzufolge durchweg solide recherchiert und argumentierend, aber meistens doch eher Zusammenfassungen des andernorts bereits breiter Ausgeführten.

Der hohe Erwartungen weckende Titel wird denn heruntergebrochen auf schon länger virulente Fragestellungen nach dem Platz der Französischen Revolution in der Variantenbreite von Reform und revolutionärem Umbruch, nach der Zementierung der Revolutionsergebnisse in den Verfassungstexten und in den Parteibildungen des 19. Jhs. Leider fehlt eine Einleitung oder ein abschließender Beitrag, der tatsächlich komparatistische Energien entfaltet und dem Leser eine Idee davon gibt, was alles möglich war in dieser Krise wahrhaft globalen Ausmaßes. Man vermißt eine Erörterung der britischen Verhältnisse – sie hätten wohl am ehesten den Blick über die Meere gelenkt und damit schließlich auch die Herausforderung des Moderne-Projektes durch die Sklavenrebellionen der Karibik vor Augen geführt. So bleibt der Leser auf seine eigene Synthesefähigkeit angewiesen. Da hilft auch Heiner WILHARMS amüsant zu lesendes Resümee der »revisionistischen Literatur« der Jahre 1988–1990 nichts, denn statt konkrete Vergleiche zu leisten, macht er sich in die dünne Luft methodologischer Erwägungen über den Status historischen Wissens nach der Postmoderne davon – als Warnung vor den bitteren Konsequenzen eines nicht mehr in konkreten Forschungen verankerten Revisionismus Furetscher Lesart mag das gut durchgehen, für die Historikerantwort auf die Frage nach dem Schicksal des »Projekts der Moderne« bleibt dieser Verweis auf zunehmende Schwierigkeiten mit dem Gegenstand ein wenig zu blaß, um gesellschaftlich zu wirken.

Der Band entfaltet alle Stärken eines gut eingespielten Ost-West-Netzwerkes, das sich als erstaunlich resistent gegen die Fährnisse der geschichtspolitischen und institutionellen Änderungen des letzten anderthalben Jahrzehnts erwiesen hat. So kommt ihm vielleicht das besondere Verdienst zu, eine Thematik – die Frage nach dem Vergleich von Wegen gesellschaftlicher Transformation zwischen 1770 und 1830 – durch die Phase des Verdrängens jener Diskussionsprioritäten, die die 1980er Jahre bestimmten, gerettet zu haben. Ihre Anschlußfähigkeit an die heute interessierenden Probleme einer Revolutionstypologie, die die »Wende« in Ostdeutschland ebenso wie die samtene Revolution in Prag und die orangene Erhebung in Kiew und Lwow 2004 einbezieht, gilt es aber erst noch herzustellen. Dafür dürfte die in den Einleitungen von Helmut REINALTER und Michel VOVELLE apostrophierte kulturgeschichtliche Volte der Revolutionshistoriographie, die vor allem die sozialgeschichtliche Erklärung des Gebrauchs von Zeichen und Symbolen in divergierenden Kontexten ins Visier nimmt, außerordentlich ergiebig sein.

Matthias MIDDELL, Leipzig

Ulrike DEDNER, *Deutsche Widerspiele der Französischen Revolution. Reflexionen des Revolutionsmythos im selbstbezüglichen Spiel von Goethe bis Dürrenmatt*, Tübingen (Max Niemeyer) 2003, VII–322 p.

Dans l'introduction, l'auteur définit son projet: analyser une tradition biséculaire dans la littérature allemande de traitement dramatique de la Révolution française en adoptant un angle nouveau, celui de la »mise en abyme« et, en se référant à l'herméneutique de Paul Ricœur, montrer comment le »jeu dans le jeu« aboutit à partir de son pouvoir décons-

tructeur à une mise en cause innovante, voire constructrice du réel. L'ouvrage se compose de sept chapitres qui correspondent aux œuvres analysées: la comédie inachevée de Goethe »Die Aufgeregten« (Les Révoltés, pièce commencée en 1793 et publiée en 1817), »Der gestiefelte Kater« (Le Chat botté, 1797) et »Die verkehrte Welt« (Le Monde à l'envers, 1800) de Ludwig Tieck, »Danton's Tod« (La Mort de Danton, 1835) de Georg Büchner, »Der grüne Kakadu« (Le Perroquet vert, 1899) d'Arthur Schnitzler, »Die Verfolgung und Ermordung des Jean-Paul Marat« (La Persécution et l'assassinat de Jean-Paul Marat, 1964) de Peter Weiss, »Der Auftrag« (»La Mission«, 1980) de Heiner Müller et »Achterloo in Acherloo irgendwo bei Waterloo« (Achterloo, 1983) de Friedrich Dürrenmatt.

Un long voyage qui part du »classicisme« allemand pour aboutir à l'absurde flamboyant (ou tardif) de Dürrenmatt, en passant par la version propre à Tieck de l'ironie romantique, la pensée révoltée de Büchner, la satire plutôt conventionnelle de Schnitzler et des fictions/réécritures déjà »post-modernes« comme celles de Peter Weiss et de Heiner Müller. Les textes font passer en revue deux siècles d'histoire contemporaine, dont le point de départ est la Révolution française et le point de fuite l'agonie du bloc soviétique. Les conclusions de l'auteur confirment, dans leurs grandes lignes, les interprétations dominantes des œuvres abordées: pour Goethe, c'est à l'art qu'il revient de rétablir une sociabilité ébranlée par les troubles révolutionnaires, tandis que Tieck, plus d'un demi-siècle après la publication de son audacieux théâtre de jeunesse, réaffirme que seul ce libre jeu avec la réalité permet au sujet, même s'il s'agit d'un auteur dramatique sans public, de se consoler de son impuissance face au grand chaos de l'histoire universelle. Georg Büchner, pour sa part, ne croit même pas à la possibilité d'établir un contact avec le public, tant le théâtre lui paraît un genre réservé aux »classes cultivées«. La pièce »grotesque« de Schnitzler ouvre, selon l'auteur, deux perspectives vers la modernité: l'une annonce le théâtre épique et l'autre, du fait même de cette distance vis-à-vis de l'illusion théâtrale, une »rethéâtralisation« du théâtre. L'interprétation du »Marat«/»Sade« de Peter Weiss se termine sur l'évocation de la »digression« sadienne de Horkheimer/Adorno dans leur »Dialectique des Lumières« (1944). S'il est vrai que Weiss a incontestablement repris l'idée d'un Sade incarnant à la fois les Lumières et leur prétendu échec, rien n'oblige l'auteur à présenter cette thèse très contestable comme un dogme indépassable ... Dans les pièces de Müller et Dürrenmatt, très différentes à maints égards, l'art ne peut plus qu'enregistrer la victoire des contre-révolutions et le naufrage des révolutions, qu'il s'agisse du rétablissement de l'esclavage sous Bonaparte ou de la Terreur stalinienne.

L'angle d'attaque, le »jeu dans le jeu«, peut paraître formel et ne se justifie entièrement que pour Tieck, Schnitzler, Weiss et Dürrenmatt. Comme les pièces abordent la Révolution française à partir de situations historiques différentes, il est difficile d'aboutir à une synthèse. Goethe et Tieck, chacun à sa manière, rejettent la souveraineté du peuple, tout en reconnaissant »l'imperfection« de l'Ancien Régime. Büchner tente de penser le mécanisme d'une Terreur autodestructrice pour une Révolution dont le principe lui semble encore nécessaire dans l'Allemagne de la Confédération germanique. En mettant en scène un cabaret à la »Chat noir« à la veille de la Révolution française, Schnitzler donne dans un humour noir »fin de siècle« plutôt conservateur, tandis que Weiss et Müller, communistes désillusionnés, et Dürrenmatt, un grand sceptique, expriment de manière plutôt désespérée l'échec des révolutions du XX^e siècle. On sait que Goethe est plus souvent cité pour le mot qu'il affirme en 1820 avoir prononcé en 1792 à Valmy que pour ses pièces sur la Révolution ou ses causes (l'affaire du collier de la reine et Cagliostro dans le »Grand Cophte«). La Révolution a bien signifié le point de départ »d'une nouvelle époque dans l'histoire de l'humanité«. Pourtant, le corpus traité ici rend moins compte de ce fait que du dépit d'une Allemagne intellectuelle maintenue d'abord à l'écart de cette évolution et entraînée, au XX^e siècle, dans une aventure expressément opposée aux »idées de 1789«. Dans ce corpus, seul Büchner affirme l'intention de vraiment penser la dynamique interne de Révolution française. Même

s'il est fait mention de Heine et de Kant, il n'aurait pas été inutile de rappeler que, dans d'autres genres, les penseurs et les poètes allemands ont fourni des visions moins »sombres« de la Révolution française, de Börne, Heine et Marx à Gertrud Kolmar et Anna Seghers. Une bibliographie fournie figure à la fin de l'ouvrage, on regrette l'absence d'un index des noms et des œuvres cités.

François GENTON, Grenoble

Shirley Elson ROESSLER, *Out of the Shadows. Women and Politics in the French Revolution, 1789–95*, New York (Peter Lang) 1998, X–275 S. (Studies in Modern European History, 14).

Grassroots nennt man im angelsächsischen Sprachraum so bildhaft die politischen Bewegungen an der Basis, das erste Sichregen eines kollektiven politischen Bewußtseins in einem bestimmten historischen Moment. Dieses Bewußtsein aufzuspüren hat sich die kanadische Historikerin Shirley E. Roessler (University of Albany) zur Aufgabe gemacht. Der »historische Moment« ist die Französische Revolution, das Bewußtsein, das es zu erkennen gilt, das der Frauen.

Die Frage nach den Frauen hatte in der Erforschung der Französischen Revolution schon immer ihren Platz. Weder an den Amazonen der Bewegung, wie Méricourt, oder den Intellektuellen, etwa de Gouges oder Madame Roland, war vorbeizukommen. Neben den Führerinnengestalten gab es die *mégères*, vorzugsweise am Fuß der Gerüste, die die Guillotine trugen. Vor allem aber gab es jene, die von dem Bedürfnis, ihren Familien Nahrung zu besorgen dazu getrieben wurden, sich aus den schützenden Mauern des Hauses in den Strudel der Ereignisse zu stürzen. Insgesamt gesehen ist jedoch keiner dieser Bereiche je als »Ort von Politik« verstanden worden. Ein weiteres Ziel Roesslers ist es daher, die herkömmliche Konzentration auf zentrale Einzelpersonen bzw. auf eine anonyme blindwütige Menge zu durchbrechen und stattdessen Frauen sichtbar zu machen, die Vorstellungen eines gemeinsamen Agierens in Richtung bestimmter Ziele entwickelten. Infrage gestellt wird dabei gleichzeitig die in der Forschung bis heute verankerte Überzeugung, daß, wenn Frauen öffentlich auftreten, es sich vornehmlich um einen Akt der Fürsorge, in diesem Fall konkret der Ernährung, handelt, Frauen als Gruppe also gemäß den Erfordernissen ihrer Rollenzuschreibung agieren und nicht etwa übergeordneten Zielen folgen.

Die Quellen, die der Untersuchung zugrundeliegen, sind in erster Linie gedruckte Quellen, in der Mehrheit die Berichte aus zeitgenössischen Zeitungen, daneben aber auch einige wenige Prozeßakten. Es geht nicht um eine neue Methode, sondern um eine neue Lesart. Hier sollen Wissenslücken gefüllt und auf diese Weise herrschende Vorstellungen zunächst korrigiert werden, um sie in letzter Konsequenz zu verändern.

Die Suche nach den Frauen und ihrem politisch begründeten, kollektiven Agieren folgt daher dem bekannten Ablauf der Ereignisse. Wir begleiten sie im ersten Kapitel auf dem Marsch nach Versailles, bei der Gründung der politischen Clubs 1789–1793 (Kapitel 2), beobachten die Entstehung der Bewegungen der Citoyennes, der Jakobinerinnen und Girondistinnen (Kapitel 3) und schließlich das Ende der Bewegung der Frauen im Mai 1795 (Kapitel 4).

Die Spuren werden Schritt für Schritt aufgedeckt. Die Namen der beteiligten Frauen werden sorgfältig genannt, ihre Aussagen aus Zeitungsberichten oder Gerichtsakten wörtlich zitiert. Unbekanntes wird in aller Breite und mit vielen Details bekannt gemacht. Es ist ein erzählendes Verfahren, gut erzählt noch dazu, und es verfehlt seine Wirkung nicht. Nacheinander treten die Frauen aus dem Schatten, erst eine, dann noch eine, dann die nächste, bis sich die Gruppe zusammengefunden hat, aus der dann die Gruppierungen, die Clubs, entstehen, Keimzellen einer künftigen politischen Fraktion in der Hauptstadt wie in der Pro-